

## Recherches sociographiques



# Normand PERRON, *Un siècle de vie hospitalière au Québec. Les Augustines et l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, 1884-1984*

Micheline D'Allaire

Volume 26, numéro 3, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056185ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056185ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

D'Allaire, M. (1985). Compte rendu de [Normand PERRON, *Un siècle de vie hospitalière au Québec. Les Augustines et l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, 1884-1984*]. *Recherches sociographiques*, 26(3), 552–553. <https://doi.org/10.7202/056185ar>

et médicale, tout en proposant une méthode historique de grande valeur aux chercheurs. S'ajoute, enfin, à ces valeurs de fond, une haute qualité littéraire du texte. Bref, par le sujet et par la façon dont il est présenté, cet ouvrage peut rendre de grands services aux chercheurs et aux étudiants. Il ne manquera pas non plus de plaire aux amateurs d'histoire.

Micheline D'ALLAIRE

*Département d'histoire,  
Université d'Ottawa.*

Normand PERRON, *Un siècle de vie hospitalière au Québec. Les Augustines et l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, 1884-1984*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1984.

Dans l'ensemble, Normand Perron a su établir un bon parallèle entre l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi (1884-1984) et l'histoire de l'hospitalisation au Québec, marquée par un changement de mentalité. Population et gouvernement ont, en effet, été transformés par une conscience nouvelle face à la santé, à la maladie, à la mort et aux possibilités de la médecine hospitalière.

La fondation, à la fois d'un hôtel-Dieu et d'un hôpital maritime, à Chicoutimi, en 1884, correspond à l'expansion géographique de l'Église québécoise, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'Église prend charge d'un hôtel-Dieu, non pas dans la perspective de la médecine hospitalière telle qu'on l'entend au XX<sup>e</sup> siècle, mais en tant que lieu d'hébergement charitable envers les vieillards, les infirmes, les orphelins, les aliénés, les personnes seules et, aussi, envers les malades chroniques. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, alors que le discours de la santé et des possibilités techniques médicales prennent une importance égale à celui de la maladie et de la résignation, « le traitement du malade, dans la perspective de la médecine hospitalière tendra [même] à correspondre aux valeurs adulées d'égalité, de sécurité et de productivité, propres à la société industrielle du XX<sup>e</sup> siècle ». Vingt-cinq ans seulement après la fondation, une nouvelle conception de l'hôpital se développe : d'un lieu d'hébergement de pensionnaires et d'infortunés, l'hôpital devient un lieu pour traiter et pour guérir les malades. Vers 1910, l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi doit donc se moderniser par la multiplication des services, par l'acquisition d'un équipement technique adapté aux progrès de la médecine, par l'élargissement des espaces et par l'augmentation d'un personnel de plus en plus compétent. Malheureusement, face à la rationalisation du réseau hospitalier après 1940, l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi sera défavorisé par sa situation périphérique, au profit des grands centres de population.

On devine que les Augustines, financièrement autonomes jusque-là, sont forcées d'abandonner leurs moyens anachroniques de financement à mesure que se forme la dépendance de plus en plus forte de l'hôpital envers l'État quant à la gérance de l'institution. Par la suite, les relations des divers groupes impliqués dans le fonctionnement de l'hôpital sont modifiées : les médecins participent désormais à la gestion, tandis que les employés laïcs, grâce aux progrès de la médecine qui commande la compétence, cherchent à améliorer leurs conditions de travail. Les Augustines, elles, perdent leur rôle dominant dans les responsabilités de l'hôpital, alors que l'État, lancé vers la gratuité des soins, en gère le financement et en fixe de plus en plus les normes et exigences. Au fond, les religieuses sont forcées de s'adapter aux exigences d'une société industrielle, mais elles doivent le faire tout en respectant le charisme de leur communauté. Il reste que tous ces changements ne peuvent que modifier leur vie religieuse. Pensons seulement aux effets que peut produire l'exercice de la charité à l'extérieur de l'hôpital, auprès des groupes les plus divers d'infortunés.

L'ouvrage, qui traite de la clientèle hospitalière et de la population soignante, de l'évolution des exigences médicales et financières, enfin, de la vie communautaire des Augustines, est bien

construit (si j'excepte la brièveté de la conclusion : une page et demie pour 358 pages d'étude). De plus, de bons sous-titres ajoutent à la netteté de la charpente. Enfin, ce qui est une grande qualité, l'écriture est correcte, simple, claire. Néanmoins, la valeur de cette monographie demeure inégale : elle contient de graves lacunes.

D'abord, la faiblesse de la bibliographie et des sources. L'auteur ne fait pas l'état de la question sur les études déjà faites portant sur les communautés religieuses. Il parle bien de *plusieurs* analyses dont les communautés font l'objet (p. 252) depuis 1960 ; on aimerait au moins les voir énumérer. À notre connaissance, il y en a peu de sérieuses. Et, surtout, il n'indique pas toutes ses sources. Quelques exemples : lorsqu'il parle de la confrérie de la Sainte-Face (pp. 20s), il donne une série de chiffres sans qu'aucune source ne permette de les vérifier. Au chapitre qui analyse l'évolution de l'autofinancement à la dépendance, aucune source ne supporte ses affirmations sur la question des legs et des dons (pp. 204–208). Ce qui est tout aussi inacceptable, dans un ouvrage scientifique, c'est de présenter une annexe de quatorze pages, constituant un dossier des religieuses professes, sans dire où sont puisées ces informations. À propos de cette liste, le lecteur se demande pourquoi avoir omis le dossier des dix-neuf professes sorties, qui représentent environ 25% de l'ensemble de la communauté depuis la fondation. Il y aurait pourtant là des éléments susceptibles d'aider la recherche en histoire socio-religieuse. Enfin, les sources orales sont bien trop faibles pour soutenir quelque allégation que ce soit : onze entrevues de religieuses, dont dix faites par une religieuse et une par un frère (p. 382). L'auteur n'aurait mené lui-même que trois entrevues (p. 385).

Je m'en prends aussi au manque d'exactitude dans les analyses. Ainsi, l'auteur abuse-t-il des « beaucoup », des « plusieurs », etc. Ce qui laisse aussi du flou dans l'étude, c'est l'insuffisance de définition de termes. On aimerait savoir la différence entre un hôpital général et un hôtel-Dieu (p. 28), deux institutions dont il faudrait expliquer — brièvement j'en conviens — l'origine en France. Par ailleurs, pourquoi prendre toute une page (pp. 233s) pour expliquer le mot *charisme*, sans nullement renseigner le lecteur sur la nature d'une *chanoinesse régulière*, que seul un spécialiste connaît. Il faudrait encore expliquer ce qu'est une *religieuse* (p. 235) et une *fondation* (p. 309), dont le sens est ambigu.

L'excuse de ces faiblesses se trouve sans doute, en partie, dans le fait que l'ouvrage a été commandé pour célébrer un centenaire. Il devient alors difficile de prendre la distance nécessaire avec son objet. Aussi l'auteur est-il loin de nous convaincre que les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi sont restées presque imperméables aux secousses de l'ensemble du Québec, où la crise religieuse a infailliblement influé sur l'évolution des communautés. L'analyse et l'appareil critique font ici défaut. Le discours du chapitre 5 — la vie de la religieuse augustine — s'avère particulièrement faible à cet égard. Qui peut penser que l'adaptation du champ d'apostolat des religieuses s'est faite en criant ciseau ? Heureuse communauté qui n'aurait alors pas eu de problème d'identité ni connu de crise de mission ! Perron ne semble pas à l'aise avec la matière de ce chapitre. Par exemple, lorsqu'il parle des *fraternités*, on sent qu'il n'en voit pas les implications. Les effets du Concile et du mouvement de la laïcisation ne sont d'ailleurs pas expliqués eu égard aux communautés religieuses (p. 257). Les religieuses auraient même devancé Vatican II !

Prenons enfin l'exposé sur les dots (p. 192). Un paragraphe qui ne démontre rien, ni sur la nature des dots, ni sur la somme promise ou payée, ni sur son utilisation. Il ne peut en être autrement, puisque l'auteur n'a vu ni les livres de comptes, ni les délibérations capitulaires. Bref, on dirait, à certains moments, qu'il a fait son livre à partir de ce que les religieuses lui ont dit ; et ses données, souvent sans sources, ne consolident pas l'appareil scientifique que nous nous attendrions à trouver.

Ces faiblesses relevées, il faut souligner le mérite de Perron de s'être engagé à écrire l'histoire d'une institution hospitalière, quand on sait le peu d'études dans ce champ de recherches. Une fois le livre parcouru, l'amateur d'histoire a appris beaucoup de faits qui forment l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi ; mais, pour l'historien, ce livre ne pourra être que d'une relative utilité.

Micheline D'ALLAIRE

Département d'histoire,  
Université d'Ottawa.